

Comment je suis devenue une *outsider*

Suzanne Myre

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2010). Comment je suis devenue une *outsider*. *Moebius*, (125), 93–98.

SUZANNE MYRE

Comment je suis devenue une outsider

En cinquième année A, j'ai été élue présidente de ma classe. Sans aucun doute s'agissait-il là d'un honneur, d'une place convoitée par toutes mais, pour moi, introvertie à l'extrême, cette nomination tenait de la punition. J'ai instantanément haï toutes mes électrices et je leur souhaitai une mort longue et atroce lors de mon premier discours, car je devrais forcément en donner un.

Étant dotée d'une piètre capacité de leader et d'une difficulté à prononcer deux mots sans trébucher, me trouver à l'avant-scène s'avérait toujours pour moi un cauchemar. Je ne comprenais pas pourquoi on n'avait pas élu une de mes compagnes à qui lancer des ordres d'une petite voix aiguë faisait frôler l'extase. J'ai pensé à un complot pour me ridiculiser. J'étais timide, déjà bourrée de complexes non identifiés mais suffisants pour m'empêcher d'élever la voix, de m'affirmer. Par contre, pour ce qui était d'imaginer des plans de meurtres, je n'avais pas ma pareille. Et à cause de cette réserve qui devait m'attirer une espèce de sympathie, et parce que j'avais ce visage angélique dont les longs cils créent une ombre sur les joues, personne ne pouvait soupçonner qui j'étais vraiment, même pas moi. Sous cette couverture molletonnée tissée de gaucherie et de gêne, je couvais la haine.

Le sentiment que j'étais l'objet d'un complot s'est accru lorsque, deux semaines après ma nomination, les élèves m'élurent présidente de ma classe d'anglais, *thank you very much stupid students*. Pour aider les élèves de peu de discernement à faire un choix éclairé, madame *I-Don't-Remember-Who* avait dévoilé les notes de bulletin des élèves en lice. La classe devait être pourrie d'élèves de peu

de discernement car peu importe que j'aie eu la meilleure note, s'ils avaient fait preuve d'intelligence, ils ne m'auraient pas élue. Ils auraient choisi Marlène Bouvier, qui savait donner des coups de poing sur les nez qui ne faisaient pas son affaire, ou Marie-Claude Gingras, qui mettait toujours le sien où elle n'avait pas affaire, ce qui nous donnait droit aux potins les plus récents. Il avait fallu que ce soit moi l'élue, moi qui avais déjà la charge de la présidence de la classe régulière. Je me trouvais encombrée d'un nouveau titre alors que je ne savais que faire du premier. J'ai voulu tuer les élèves de ma classe d'anglais et je l'ai fait pendant la récréation, après avoir reçu à deux reprises le ballon dans l'abdomen. Je les ai étranglées, électrocutées, décapitées, éviscérées les unes après les autres. C'était chouette, mais la cloche m'a rappelé que ce n'était qu'un joyeux fantasme.

Lorsqu'elle apprit que j'étais déjà titulaire *honoris causa* d'une autre chaire, madame *Je-ne-Sais-Plus-Qui* m'a convoquée en huis clos, comme si j'étais coupable d'un méfait notoire. Sur un ton de condamnation pour vol d'efface, elle me dit : « Peut-être serait-il sage de donner *ta* démission et de laisser la place à la prochaine candidate étant donné que *tu* es déjà *en poste*. » Elle aurait dû dire « vous », j'étais présidente, tout de même, mon rang exigeait un minimum d'égards. Je me suis sentie vexée, rejetée, puis finalement flattée. Elle me donnait une importance que je ne m'accordais pas, mis à part toutes les autres fois où je gagnais au concours d'épellation, une petite épinglette dorée bon marché qu'il fallait remettre au gagnant de la semaine suivante, à ma grande désolation. Plusieurs fois, j'ai remis cette épinglette en l'épinglant directement dans le sein de ma concurrente. Dans mes rêves.

J'acceptai de démissionner avec une fausse humilité, bien contente d'être débarrassée d'un titre dont je ne comprenais absolument pas les fonctions inhérentes. Être présidente de ma classe principale me causait déjà assez de soucis, je n'arrivais pas à concevoir nettement ce que cela impliquait. Des tâches spéciales ? Un changement de personnalité ? Adopter une démarche, un ton, un vernis à chaussures, à ongles, un nouveau sac d'école ? Organiser des concours de cheveux, des équipes de marelle, des spectacles de claquettes ? On ne m'a jamais expliqué les

règles mais il semblait que de n'accomplir rien de spécial était adéquat en les circonstances. Que pouvait-on tant attendre d'une fillette qui en aucune façon ne pouvait rouler ses « r » ? C'est là que je veux en venir, car c'est de là que j'ai acquis la haine, enfin, plus de haine.

Nous étions à une semaine de la visite officielle de la principale de l'école, une gréliche à chignon dont le nez surmonté de lunettes sévères nous effrayait toutes au plus haut point et pour laquelle je cultivais une horreur indicible. Elle ressemblait aux vampires féminins de tous les films de vampires que j'avais vus. Madame V. allait passer dans notre classe d'anglais pour vérifier notre habileté à aligner le mot sur l'objet correspondant au mot. Il me faut expliquer un point important : en première année B, ma professeure, madame Paradis, m'avait rabaisée devant toute la classe en me forçant à répéter le même mot dix fois en roulant le « r » se trouvant au centre de ce mot. Je tremblais en fixant ses affreux cheveux peroxydés et *spray-nettés*. J'essayais fort, je ne pouvais que grasseyer un triste « r » enroué qui écorchait mes amygdales, et j'ai finalement renoncé en bégayant : « Je suis pas capable de rouler mes "r", madame Paradis ». Elle m'avait fait ses yeux de vieille chipie momifiée avant de pincer les lèvres et de susurrer avec condescendance : « Hum, bon, si tu ne peux pas, tu ne peux pas et tu ne pourras jamais. À quoi bon perdre son temps. Tu peux retourner à ta place. » Les yeux pleins d'eau derrière mes paupières mi-closes, j'ai rampé jusqu'à mon pupitre en nourrissant des idées d'assassinats sévères. Elle venait de saboter toutes mes chances futures de rencontrer le fameux « r » sur ma lnette et elle méritait le trépas, rien de moins. Je l'ai tant détestée que j'en ai développé un cauchemar récurrent : je l'étranglais avec délectation, tandis qu'elle roulait des borborygmes incompréhensibles en se débattant, de la mousse au coin des lèvres, et que de mon côté je roulais les « r » sans peine en lui riant au nez. Ce n'était pas vraiment un cauchemar, on ne rit pas dans un cauchemar.

J'ai fait ce lien parce qu'il a tout à voir avec la visite de la principale. La veille de son passage, notre professeure d'anglais nous attribua à chacune un mot, pour nous donner le temps de répéter notre mise en scène : dire le mot

avec notre plus bel accent en séparant bien les syllabes et en désignant gracieusement l'objet s'y rapportant, comme une miss de *The Price is Right*. De quel mot avais-je hérité? «*RULER!*» Oui, *ruler*. Quand ma professeure m'a assigné ce mot, en me montrant la règle qui accompagnait le mot, je me suis intérieurement effondrée. J'ai dit: «Oui, missis, thank you, missis» et je suis rentrée chez moi en souhaitant mourir, tuer, détruire, m'enfoncer la dite règle dans le gosier en espérant que cela libère quelques «r» prisonniers depuis ma naissance. Cette professeure pour laquelle je n'éprouvais aucun sentiment particulier quelques instants auparavant, voilà que je la haïssais. Sur le chemin du retour, je priais pour me faire renverser par le camion de monsieur Cornet, dont j'entendais les clochettes au loin. Pourquoi fallait-il que je sois la seule de la classe à me retrouver avec un mot comprenant deux «r», moi qui étais incapable d'en prononcer un seul correctement? Ne fallait-il pas que la vie me haïsse? Quelques semaines auparavant, dans la cour d'école, une fille que je souhaitais enterrer vivante s'était moquée de moi, tandis que nous attendions en file pour revenir en classe après la récréation. Elle disait en ricanant: «Dis: *glis*. Allez, dis *glis*». Alors je disais gris, enfin, *grlis*. Et ça les faisait bien rire, elle et son fan-club de harpies. Je les voyais déjà s'esclaffer, alors que je présenterais la règle de bois avec force courbettes en roucoulant «woulew», puisque les «r», prononcés avec mon imbattable accent anglais, sonnaient comme des «w». Je me voyais aussi lui perforer l'estomac avec la *ruler*, en malaxer l'intérieur avec l'extrémité, brasser ses intestins jusqu'à ce qu'ils ne soient que purée. *Ruler*. Je voulais vraiment mourir. Je me détestais, je détestais les «r», je détestais la terre avec ses deux «r» et tout ce qui y vivait. Ma mère a bien vu que je ne filais pas un bon coton lorsque je suis arrivée à la maison puisque je ne me suis pas précipitée dans le réfrigérateur, mais cela ne m'a pas épargné la corvée de vaisselle après souper. Ma mère me haïssait aussi, c'était clair, sinon elle aurait compris que j'étais au bord du suicide et que de laver la vaisselle ne pouvait que m'y conduire directement.

Le lendemain matin, après une nuit où j'ai dormi en roulant des «r» de bord en bord du lit tout en étrangeant

madame Paradis, ça n'allait pas du tout. Je ne voulais pas aller dire *ruler* devant une foule en délire qui hurlerait après moi «woulew» en se tapant sur les cuisses. Comme je m'avérais une excellente comédienne experte en lamentations, à défaut d'une oratrice performante, ma mère a cru en ma fièvre (le truc de l'oreiller sur la tête) et m'a donné la permission de rester à la maison. Sa haine s'était transformée en amour! Enroulée dans une couverture, je me suis affalée devant la télévision. On passait un très vieux film tout délavé, *Carrie*, qui m'a achevée. J'aurais dû moi aussi, comme le personnage principal, être capable de déplacer les objets grâce au pouvoir de ma pensée, de projeter des couteaux dans les airs, de mettre le feu à distance. Les doigts sur les tempes et les yeux plissés pour maximiser mon pouvoir de concentration, j'ai tenté pendant une bonne heure d'ouvrir les rideaux sans y toucher, mais je n'ai réussi qu'à me donner une migraine qui me fendait la tête d'une oreille à l'autre.

L'événement du «r» et le visionnement de *Carrie* avaient dû modifier quelque chose dans ma nature profonde parce qu'à partir de ce moment, j'ai réalisé que je n'arrivais plus à aimer du tout, alors que je pouvais détester quelqu'un après l'avoir seulement effleuré du regard. Mon pouvoir de détestation ne connaissait aucune borne, il se décuplait de jour en jour. Sans aucun effort, j'haïssais mes professeurs et celles qui aimaient ces professeurs que je haïssais. Je haïssais tout ceux qui parlaient en roulant les «r» ainsi que ceux et celles qui, visiblement, me haïssaient. Je repoussais celles qui étaient un peu mes amies, car j'avais toujours eu des amies «un peu», alors ne plus en avoir du tout ne me dérangeait pas. Au contraire, j'en avais seulement plus à haïr. Très rapidement, je fus déchue de mon «poste» de présidente d'école, étant donné que je ne faisais rien pour l'alimenter. On s'était rendu compte que je n'avais rien d'une présidente et que cette réserve gentille qui m'avait probablement valu la confiance des électrices s'était transformée en quelque chose que personne n'arrivait à comprendre et à définir. J'inquiétais. Je me fis percer une narine et un sourcil et tatouer une tête de mort dont la gueule prononçait, dans un phylactère: «grrrrrrrrr». Plus personne n'osait m'approcher et mes notes déclinèrent à vue d'œil. J'étais devenue une *outsider*.

Il s'en est passé des années. J'ai rencontré un homme, un fonctionnaire distingué du ministère de la Pollution qui me trouvait « originale » et aimait jusqu'à un *certain point* m'exhiber à ses amis. Une fois le *certain point* dépassé, à sa demande, j'ai dû renoncer à mes piercings et à ma coupe de cheveux mohawk, mais lorsqu'il a été question de faire poncer mon tatouage, j'ai refusé. On s'est mariés, je ne sais pas pourquoi, et j'ai pondu deux horribles marmots qui sont disparus à vingt ans tandis que mon mari s'est fait kidnapper par une extraterrestre puisqu'il est parti un jour pour acheter un truc et qu'il n'est jamais revenu. Il disait qu'il s'était « trompé sur mon compte ». C'est possible aussi que je me sois trompée moi-même, à force de contredire ma véritable nature. À partir de là, on dirait que j'en ai perdu des bouts, que je suis devenue sélective dans mes souvenirs. Avec tous ces médicaments que je prends pour « me maintenir », c'est encore surprenant que je sois encore en vie.

Aujourd'hui, en cette année de grâce 20XX, attachée par des contentions dans la chaise orthopédique qu'on a tassée contre le mur qui longe le couloir de mon aile, je suis fière d'exhiber mon tatouage, même si le tonus déficient de ma peau prématurément vieillie déforme le phylactère et lui fait dire : « gwwwwwww ». Parce que maintenant que je n'ai plus aucune dent, c'est étrange, je ne peux dire un mot comprenant un « r » sans le rouler, comme si j'étais une salope d'Italienne en rut. *Rrrrrrulerrrrrr*, voilà ce que je répète sans arrêt et sur tous les tons, voilà pourquoi parfois, en plus de m'attacher pour m'empêcher de fuguer, on me boucle dans une chambre d'isolement parce que je rends les autres fous avec mes hurlements. Qu'ils aillent se faire mettre : on ne fait pas taire une *outsiderrrrrrrrrr*.